

# *Méditation sur le temple antique*



Temple d'Apollon Épécourios à Bassae

**Édouard de Mirand**

Le petit amas rectiligne de pierres taillées, qui présente aujourd'hui l'aspect d'une pièce intégralement ouverte au ciel brûlant, devait abriter dans la pénombre de sa cellule la statue du dieu. On est donc là, au cœur même de ces décombres, devant le panorama d'un édifice naïf qui jamais n'occupa la fonction d'un habitat humain.

Ici veillait, pour la perception supérieure, ce qu'un monde plus divin pouvait présenter en abondance à la vénération, ce qui aussi, dans le sens même de son édification, n'apparaît plus dans les nécessités d'époques plus récentes comme liturgie.

Ce que les yeux du promeneur découvrent sur cette pente herbeuse, exprime de l'homme quelque chose dont l'obscurité particulière tient de sa nuit originelle, plus exactement de la nuit que l'origine humaine est devenue pour nous.

Ce qui fut exigé, par le temple antique, est antérieur à la réflexion et provoque la restriction de l'esprit logique aux dernières extrémités du non-savoir. L'erreur, l'objection scientifique, sont aussi exclues de ce domaine, sans hésitation. Le long de l'ancien mur sacré, gît donc un accomplissement, loin de notre savoir savant, à l'écart de l'investigation archéologique qui s'y confronta.

Se montre dans ses contours effondrés la destination d'une pensée qui frappe d'inanité la plus heureuse appréciation utilitaire, parce qu'estimant des éléments situés au-delà du savoir qui nous limite désormais. Là fut pourtant un lieu familier.

\*

La méditation des vestiges de cette aire dédiée à une divinité mène l'esprit tout proche des plus anciennes couches terrestres pénétrées d'esprit humain.

Nous n'y trouverons réponse, réconciliation intérieure, sans nous risquer à l'intérieur de la nuit qui nous y attend. Ce qui est une question de lumière.

Un moyen essentiel de porter un regard à travers l'obscurité du temps est de scruter les couches profondes de l'homme, là où le divin a acquis une réalité souveraine. Il est à constater que la profondeur humaine semble se confondre de toute origine avec les profondeurs de sa mère, la terre, avant même que de se donner au possible des dieux. En tous les cas, elle trouve son point de départ en des lieux où l'humain ne pouvait que s'en remettre magiquement à leurs puissances confondues. Les peintures des cavernes la rendent visibles, qui honorent bien en ces lieux cachés le sens de la terre, lui-même caché dans l'animal.

Représentant de l'abondance première, l'animal trouve là aussi sa parenté avec le grand bénévolat terrestre, dispensateur du gibier nombreux, des fruits sauvages et de la liberté du chasseur. Il y avait lieu d'estimer ces événements qui trouvaient une part immortelle dans leur sauve pérennité. Il y avait lieu pour les hommes de considérer l'esprit de la terre dans la félicité.

Ainsi, de toute évidence, les yeux de chair devaient manquer pour ce mode d'être, qui naquit dans des entrailles chtoniennes après que le premier usage des sens eut sombré. Longtemps, l'homme s'est plongé dans les profondeurs de la terre en vue de naître une seconde fois, par le besoin d'une destinée de renaissances rituelles.

Le temple procède des anciennes cavernes de l'âge de pierre. Il offrit une reconstitution ultérieure de la montagne qui le sacralisait. La pierre façonnée puis élevée demeurait un lien avec ce qui était en jeu dans les plus vieilles forces de l'esprit. Aussi bien, le projet profond qui résidait dans le temple n'apparaît plus. Le sens de la divinité est perdu. Mais en cela, quelque chose de plus ancien encore, d'où les dieux sont sortis.

Le temple antique nous parle aussi d'un autre monde, aux formes plus anciennes que l'imagination chrétienne, mais supprimées par elle. La vision de

la vie qui a pris fin, attaquée jusqu'à la racine, nous pouvons tout juste la pressentir comme ce phénomène « brisé » dans le temps qui aura pourtant duré le plus longtemps sur cette terre, pour ainsi dire depuis qu'il est des yeux humains pour apercevoir la rosée tombant sur l'herbe.

Nous ne savons plus rien sur elle, nous sommes séparés au degré le plus puissant de l'intensité intérieure indivise de nos ancêtres. Désormais, la nuit est tombée sur « l'esprit de la terre ». Restent visibles dans les paysages, comme maintenant, les vestiges des résidences hautement estimées, tels qu'ils peuvent faire partie des trésors de la perception et seulement transmettre à celle-ci quelque chose qui fut perdu.

Pourtant, ce que nous apprend la figure du temple, c'est qu'elle doit être traversée, c'est que l'image de la civilisation antique, malgré sa vive lumière, peut encore être dépassée par le regard du voyant. Au-delà de ses dieux et de la force fluide de ses marbres va notre quête. Ainsi, bien qu'en ses ruines rayonne un éclat premier, le temple nous reporte surtout à des temps plus anciens, où la connaissance qu'il consacrait n'était pas encore séparée en pierre façonnée et érigée, mais directement source, bois ou vallée.

Notre méditation fait ici retour par-delà l'âge de pierre, de l'autre côté des âges de l'histoire, vers la grande plénitude d'une connaissance immédiate.

Le temple est la plus haute marche qu'il nous faut franchir, mais depuis son promontoire, à quelles visions ne devons nous pas nous éveiller. Avant la « maison de pierre » existait aussi le génie, la perfection.

\*

Le seul terme d'« ignorance » suffit d'ordinaire à l'individu moderne pour décharger de sa pensée cette mauvaise conscience qu'agitent parfois en lui les rares tentatives de se représenter les travaux et les jours de « l'ancienne humanité ». Tant dans ce que la terre du sol lui dérobe à la vue que dans ce que

la recherche archéologique a mis à jour ici et là, un « genre de vie » lui semble à tout le moins parfaitement impénétrable, n'offre de prises qu'idéelles, soit que cette représentation se montre seulement expresse, soit qu'elle se veuille plus accueillante.

Mais s'il se donne à rechercher un langage moins expéditif pour accueillir dans sa pensée le chargement d'une signification moins obscure, l'obscurité demeure aussi sûrement que le langage poétique lui est étranger à l'instant, en ce sens que l'habitation de cette terre en mortel qui veille à habiter lui est refusée.

Aussi bien, ce à quoi l'humanité actuelle se sait refusée mais qu'elle reconnaît volontiers dans tous les aspects de l'humanité ancienne où le « sens de la Terre » trouvait toujours grâce, à savoir l'habitation poétique de cette terre, grossit dès longtemps l'empire universel de cette mauvaise conscience.

De même que je ne connais pas d'effort plus vain et plus risible pour l'esprit moderne que de recommander au lecteur les plus grands scrupules quant à la présentation qu'il se fait de l'âge *pré - historique*, je sais que rien de ce qui s'est éteint avec les derniers peuples sauvages de toute la Terre ne susciterait, chez le dernier homme cultivé de l'Occident, le sentiment d'un quelconque deuil à tenir et interroger.

Pourtant, j'affirme qu'il n'aurait *jamais* commencé à penser le plus pressant à penser, celui qui, pour s'être réservé, dès sa prime jeunesse, aux seuls chemins, ouverts comme l'évidence, voici deux mille cinq cent ans par la pensée occidentale écrite, se refuserait la moindre explication avec la « pensée sauvage ». Celui-là n'aurait encore rien inventé, sinon un énième enchaînement aux suffrages contemporains, fussent-ils les plus méritoires du « monde de la culture ». S'est-il blotti dans une allégeance sans limites à la lignée des grands raisonneurs de la nature ou de la religion : rien ne le tient plus à l'écart du sentier de la pensée du destin historique de l'Occident, qui se fonde, depuis la Grèce en son crépuscule, sur la négation de la pensée originelle.

Mais alors, aucune mémoire de ce qui est originellement « pensant », en l'homme, ne participe plus de sa mise en question, celle-ci assumant le mouvement continu de son oubli. Ses études sont encore celles d'un étudiant sans histoire qui se laisse aller au déroulement traditionnel des concepts et des idées mis en question depuis qu'il est question de soumettre l'être à la question. Soit, depuis que l'homme s'est conçu une reconnaissance habituelle à l'égard du savoir, comme il se conçoit de coutume une reconnaissance à l'égard de ce qui sauve l'individu – ce fut appelé « Dieu », ce fut appelé « science », c'est encore : « la raison ».

Aussi, elle se peut interroger longtemps, la désolation répandue sur terre à l'*Epoché* des Temps Modernes, sur une aussi longue durée de temps, au vrai, qu'en occupe sa destination initiale. Ils seront interrogés, les ravages contemporains, un par un ou tout ensemble : qu'importe, s'ils ne font plus sens, les ravages plus anciens, les temps préparatoires de la désolation ?

Qu'importe, s'il n'est plus question de ce qui est venu déjà, n'étant déjà plus le « présent » du présent des ravages ? Qu'importe, si la détresse des grands ancêtres humains ne fait plus courant jusqu'au fondement contemporain de notre mise en question, si ne hantent plus les chemins de pensée les plus nobles appelants de l'espèce ? Qu'est-ce cela que penser si aucun recueillement dans le deuil ne se fait en l'esprit de l'homme cultivé qui vient à questionner ce qu'est devenu le « Pays du soir » ?

Car c'est un chemin de désolation que remonterait, aussi peiné qu'aimant, celui qui, « perçant le monde à jour », se mettrait soudain à marcher vers la pensée la plus profonde, où se comprennent d'un seul tenant « la haute jeunesse » et « le plus vivant ».

Qu'importe la pensée, qu'importe l'homme, s'il n'est plus question de comprendre « le plus vivant » ? Dès longtemps, toute pensée s'en est écartée, comme des « racines de toute venue ». Qu'est-ce à dire : « les racines de toute

venue ?», interroge-t-on. Comme l'on s'interrogeait, le deuil a fui avec toute réponse. Et l'on interrogeait encore longtemps.

Nous vivons trop entre des murs trop nombreux, soumis à des impulsions d'une rationalité surmenée habituée à se dissimuler sans peine dans la moyenne de la comédie citadine. Oh, donc, dans quel nuage ne vivons-nous pas ? Mais nous voulons toujours et encore y vivre, absolument identiques aux dommages que nous nous garderions bien de subir.

\*

L'abondance première du monde vient ici comme une mer de lumière, colorer nos vues, détruire l'aveuglement qui cache le contenu et la profondeur des choses derrière le sombre paysage des villes, ces nouveaux royaumes du Désert.

Comme le cadavre, l'animal, le chant des oiseaux, le temple antique nous interroge depuis une région perdue à l'être de l'homme. Cette région est celle des divins.

Autant que nous nous trouvons en mesure d'interroger la divinité, les divins viennent à nous depuis le secret de la douleur et de la joie. Ce qui, de la Terre et du Ciel, fait message de sa réserve, cela est divin.

Interroger les divins, c'est avoir sous sa garde l'amour de cette région cachée au point que sa réserve nous soit un message à soi seul...

**Édouard de Mirand**

*Temple de Mercure, site gallo-romain d'Argentomagus, 28*

*août 2011 - 31 rue Chevert, Paris 7<sup>e</sup>, 11 mai 2012.*